

Essai

Number 112, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19553ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2008). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (112), 50–63.

Art sacré, philosophie, récit, biographie, histoire

Louise-Andrée Laliberté
et Daniel Tremblay

ART SACRÉ

ACTES CRÉATEURS

Sylvain Harvey/Commission
de la capitale nationale
du Québec, Québec, 2008,
174 p. ; 39,95 \$

Quelle que soit sa religion, l'être humain a toujours cherché à représenter le divin et à aménager pour lui des lieux pour l'honorer. Peu après sa conquête, justifiée en partie par l'intention de rallier des populations étrangères à la doctrine du Christ, le Nouveau Monde a vu s'ériger sur ses terres des temples et être créées, pour les décorer, des images devant refléter la foi des conquérants européens. La Nouvelle-France, qui allait devenir le Québec, ne fut pas une exception. Ainsi, dès le début du XVII^e siècle s'est bâti un patrimoine religieux qui fait la richesse de la province et de sa capitale.

Les préoccupations des générations actuelles, leur remise en question de certaines valeurs, de certaines pratiques, occultent trop souvent l'importance de ces témoins de leur passé, celle des sacrifices consentis par ceux qui, hier, étaient un peuple de fidèles fervents. Elles négligent aussi le génie des architectes, artistes et artisans qui ont su concilier, avec tant de bonheur, qualités esthétiques et dévotion religieuse. Pour cela, entre autres, ce patrimoine est aujourd'hui en péril et il était bon que, dans le contexte des célébrations du 400^e anniversaire de Québec, cet ouvrage, réalisé en collaboration avec Denise Légaré, historienne de l'art et de l'architecture du Québec, vienne faire revisiter ces édifices prestigieux et les

trésors qu'ils renferment, qui sont en vérité ceux de la communauté tout entière.

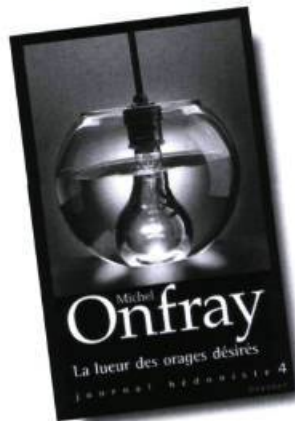
La qualité des photographies présentées dans ce livre est remarquable. Plus que l'aspect documentaire, il nous est donné d'apprécier le talent de Louise-Andrée Laliberté et de Daniel Tremblay, et leur coup d'œil qui nous fait voir autrement ces églises et leur décor, et d'en réaliser ainsi le caractère tout singulier.

Gérald Alexis

Michel Onfray
**LA LUEUR DES ORAGES
DÉSIRÉS**
JOURNAL HÉDONISTE 4
Grasset, Paris, 2007,
341 p. ; 34,95 \$

Michel Onfray livre, dans ce quatrième tome de son journal hédoniste, une série de réflexions éclectiques intemporelles, des articles qui semblent écrits sur le vif, qui démontrent la profondeur de sa pensée. Ce recueil de chroniques relève du journal personnel, presque d'une conversation entre la conscience et la connaissance du philosophe. Ici, rien de formel, aucune citation stricte, seulement une écriture fluide, celle de l'interprétation philosophique, hédoniste pour être juste, de certaines questions à propos de la vie, de la mort et de ce qui se trouve entre les deux.

Ses plus belles pages sont sans conteste celles où il présente les tenants et aboutissants de l'eudémonisme et de l'hédonisme, deux courants de pensée proches mais somme toute opposés (chapitre 2). Ou lorsqu'il décrit certains tableaux de Picasso, laissant entrevoir un



Inuk, quelque part sur une banquise dans le Grand Nord québécois.

Mais ces billets ont un fil conducteur indéniable : la passion de l'enseignement. Il faut voir Onfray se débattre contre les philosophes obscurs qui font dans la citation opportuniste et la forme canonique (chapitre 10), pour ensuite plonger dans les bienfaits de la relation entre un Maître et son disciple (chapitre 18).

Sans gants blancs, direct, parfois ironique, souvent irascible, il pose une série de questions auxquelles il répond de superbe façon. Plus faciles d'accès que *La puissance d'exister*, moins rigoureuses que sa *Contre-histoire de la philosophie*, voilà une série de réflexions qui peuvent être lues dans le désordre, pour le simple plaisir de côtoyer une pensée profonde et puissante. Et surtout, pour le plaisir de lire un auteur qui connaît les mots, sait les employer et les faire résonner dans leur plus faste sens. Un livre qui permet de penser tout en lisant, et de se laisser aller au plaisir de la philosophie hédoniste.

Manouane Beauchamp

David Rieff
MORT D'UNE INCONSOLÉE
**LES DERNIERS JOURS
DE SUSAN SONTAG**
Trad. de l'américain
par Marc Weitzmann
Climats, Paris, 2008,
181 p. ; 34,95 \$

érotisme faste (chapitre 9). Ici, il s'attarde à une phrase de Pindare, « Deviens ce que tu es » (chapitre 19). Là, il explique la définition du mot *glamour*, véritable ode à la consommation immédiate, antithèse de la réflexion (chapitre 12). Il versera même dans la confiance lorsqu'il racontera le voyage qu'il offre à son père pour son quatre-vingtième anniversaire. Cette aventure qui fera du philosophe le spectateur interdit d'une conversation muette entre son père et un vieil

Être le fils unique de l'icône Susan Sontag, écrivaine et essayiste, était déjà une mission difficile. Est-ce pour mieux combattre ses ultimes démons que David Rieff a voulu raconter l'inéluctable mort de sa mère ? L'ambiguïté du sous-titre anglais – *A Son's Memoir* – évoque autant le souvenir ému qu'à un fils des derniers

moments de sa mère qu'une thèse universitaire de ce même fils sur le sentiment d'impuissance de qui accompagne un mourant. Les émotions à fleur de peau s'entremêlent à la froide analyse.

Regrets et remords. « Je ne suis que trop conscient de ce que la culpabilité a d'inévitable, chez qui examine ce qu'il a fait ou non pour un disparu qui lui est cher. » Le questionnement philosophique de Rieff nous atteint en plein cœur, car nous avons tous été et nous serons tous confrontés à ce dilemme. L'écrivain pose clairement le problème et ne se permet jamais d'y répondre. « Ai-je fait ce qu'il fallait ? Aurais-je dû faire plus ? Proposer une alternative ? Être plus présent ? »

Bien que Susan Sontag était âgée d'à peine 71 ans, elle était atteinte de cancer pour la troisième fois. Et elle en refusait l'impensable et odieux verdict. Doit-on révéler à la personne aimée – et comment ? – qu'elle est en phase terminale ? Dire ou ne pas dire... intervenir ou laisser aller.

L'auteur glisse rapidement et avec efficacité sur le bizarre comportement qu'il réprouve par ailleurs de la photographe Leibovitz, grande amie de sa mère. « S'il existait un dieu bienveillant [...], ma mère serait morte d'une attaque cardiaque massive. [...] Elle aurait échappé à l'humiliation posthume de se voir 'commémorée' dans les images de carnaval des morts célèbres prises par Annie Leibovitz. »

David Rieff nous livre généreusement ses angoisses et ses incertitudes. Il partage son désarroi en faisant appel à des auteurs que sa mère aimait, les John Berger, Czeslaw Milosz, Émile Cioran ou Simone de Beauvoir, près de qui Susan Sontag est enterrée à Paris, au cimetière Montparnasse.

Michèle Bernard

Jack London

Jack London est l'auteur américain le plus lu dans le monde. Pourtant, la biographie proposée par Jennifer Lesieur est la première d'une auteure francophone. Il n'y avait eu, auparavant, que quelques traductions plus ou moins réussies. Dans son ouvrage, la biographe retrace fidèlement et en détail la vie de cet écrivain très prolifique, malgré sa brève existence – il est mort à 40 ans. Né en 1876, et ayant grandi dans la misère, Jack London a connu très tôt le travail abrutissant et mal payé. Cela a fort probablement contribué à faire germer en lui les convictions socialistes qui l'ont accompagné tout au long de sa vie.

En plus d'être auteur, London a été, entre autres, ouvrier, pillier d'huitres, vagabond, marin, chasseur de phoques, chercheur d'or, blanchisseur, journaliste, *rancher*. Plusieurs de ces expériences lui ont été sources d'inspiration et lui ont permis de bâtir une œuvre dense et variée. On croit trop souvent qu'il n'a, dans ses romans et nouvelles, traité pratiquement que de la ruée vers l'or en Alaska et au Yukon. Pourtant, *L'appel de la forêt*, *Croc-Blanc*, *Le fils du loup* et ses autres récits du Grand Nord ne constituent que quelques-uns des titres qu'il a publiés. D'autres ouvrages, comme *Le peuple d'en bas* et *Martin Eden*, ont certainement eu beaucoup plus d'importance à ses yeux, car il y exprimait plus nettement ses préoccupations de justice et d'équité.

Autre méprise à propos de Jack London : on croit généralement ses livres destinés aux enfants. Encore une fois, ce n'est pas le cas. Les premières traductions en français ont été édulcorées en y gommant plusieurs passages jugés trop brutaux ou sanglants. Mais, plus récemment, les éditions Phébus ont entrepris de rééditer ses ouvrages dans de nouvelles traductions plus fidèles.

London n'était pas dépourvu de contradictions. Malgré ses convictions socialistes et ses appels à l'égalité et au partage, il a souvent affiché des opinions racistes dans ses récits. À plusieurs reprises, il a manifesté sa certitude de la supériorité de la race blanche et, en particulier, des Anglo-Saxons. Pourtant, ailleurs, il trace de beaux portraits d'Amérindiens, d'Hawaïens ou d'Asiatiques.

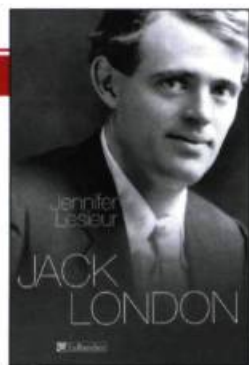
Voilà donc une captivante biographie qui vous donnera à coup sûr le goût de découvrir ou de redécouvrir l'œuvre de Jack London.

Gaétan Bélanger

Jennifer Lesieur

JACK LONDON

Tallandier, Paris, 2008, 415 p. ; 44,95 \$



**Sous la dir. de Dean Louder
et Éric Waddell
FRANCO-AMÉRIQUE
Septentrion, Sillery, 2008,
373 p. ; 39,95 \$**

Les frontières de la Nouvelle-France ne s'arrêtaient pas aux limites actuelles du Québec ou du Canada, mais couvraient un territoire beaucoup plus vaste, comprenant plusieurs États des États-Unis, de la vallée du Mississippi jusqu'à la Louisiane. Une quinzaine de spécialistes de l'Amérique du Nord française évoquent successivement les différents types de présence francophone en Amérique : les

descendants des premiers immigrants francophones du Midwest, ou encore ceux qui sont partis chercher « un ailleurs meilleur » en Nouvelle-Angleterre au XIX^e siècle, mais aussi ces retraités québécois (parfois surnommés les *snowbirds*) vivant depuis les années 1930 dans le *Floribec*. Toutefois, les pages les plus passionnantes témoignent des pionniers français trop vite oubliés qui ont fondé des régions entières du Dakota, du Missouri, du Kansas, de l'Oregon.

En outre, certains des auteurs soulignent un fait trop souvent négligé : l'usage du français a été interdit, au XIX^e et même

au XX^e siècle, dans plusieurs provinces canadiennes (Nouveau-Brunswick, Ontario et Manitoba). Dans le Maine, une loi a interdit l'enseignement du français en 1919. La liste des prétextes invoqués autrefois pour s'opposer à l'enseignement du français en Louisiane rassemblait des arguments spécieux : matériel scolaire trop cher, pas assez de temps en classe, trop de matières « plus importantes » à couvrir, et en outre, la croyance voulant « qu'un enfant bilingue ne réussirait pas aussi bien dans la vie qu'un enfant unilingue anglais ». À une heure à l'est de Jackman, près de la Beauce, les Franco-Américains ont été

I récit de voyage, récit, histoire de la radio

intimidés par le Ku Klux Klan, qui visait non seulement les Noirs et les catholiques, mais aussi les francophones, souvent considérés comme étant « retardés ». D'ailleurs, une photographie saisissante datée de 1923 montre une longue procession d'une centaine de membres du KKK en plein jour, à Milo, exactement au centre de l'État du Maine.

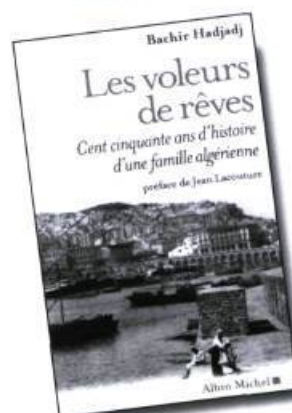
Mais *Franco-Amérique* n'est pas tant un livre sur la survivance, le ressentiment et les conflits entre anglophones et francophones ; son optique se range davantage du côté de la célébration des lieux de la mémoire des Français d'Amérique, de Saint-Pierre-et-Miquelon jusqu'en Californie. En ce sens, *Franco-Amérique* est un ouvrage indispensable pour comprendre le statut de notre langue au Canada et aux États-Unis.

Yves Laberge

Alain Olivier
VOYAGE AU VIÊT NAM
AVEC UN VOYOU
XYZ, Montréal, 2008,
222 p. ; 24 \$

Dans leurs récits de voyage en Asie, les Occidentaux ont longtemps colporté une représentation ethnocentrique de leur culture. Il en est tout autrement depuis la seconde moitié du XX^e siècle alors que les voyageurs écrivains partent pour mieux se décentrer et se dépayser, voire pour mieux apprendre à désapprendre. On se rappellera la fameuse remarque de Nicolas Bouvier : « Si on ne laisse pas au voyage le droit de nous détruire un peu, autant rester chez soi ». Dans le récit de son voyage de cent jours au Viêt Nam en

compagnie de sa conjointe et de leur fils de onze ans, Alain Olivier ne fait pas exception à la règle. Son discours contre-ethnocentrique et antitouristique n'a d'égal que son désir de mieux (re)connaître l'Autre. On assiste en fait à une forme d'inversion des rôles, les préjugés anciennement projetés sur l'Asiatique étant maintenant attribués aux Occidentaux. À nous le « mépris », l'« arrogance », la « suffisance [...] incommensurable », l'« indécente opulence », le manque d'humanité, à eux la « gentillesse », la « modestie », la « simplicité », la « pure générosité », le « naturel accueillant », la « profonde humanité ». À nous la « moue désabusée » et le « rictus désolant », à eux les « sourires bienveillants » et « resplendissant[s] ». On aura compris que cette approche qui consiste à idéaliser l'Autre ne permet pas de le connaître et de le comprendre beaucoup plus que l'approche qui, à une autre époque, visait à le dénigrer. Au demeurant, le Vietnamien n'est pas considéré pour lui-même, mais plutôt pour réactualiser une forme de primitivisme exotique évoquant un état originel que l'Occident a perdu : « [...] nous avons tellement perdu contact avec notre environnement naturel ». Malgré tout, Alain Olivier se démarque dans une certaine mesure des voyageurs de la seconde moitié du XX^e siècle qui représentaient l'Autre comme un modèle de bonté originelle, tout en exhibant, disait Jacques Derrida, leur « être-inacceptable dans un miroir contre-ethnocentrique ». En effet, la « tendance à magnifier » ce qu'il voit, nous prévient l'auteur, relève d'un choix tout à



fait conscient : « [...] mon compte rendu est forcément partiel et partial. J'insiste sur les couleurs les plus lumineuses et laisse tomber bien des zones d'ombre ». À la limite, précise-t-il, ce n'est pas vraiment du Viêt Nam dont il est question dans son récit, mais « d'un pays et de gens fabuleux », représentés à l'aide d'une « plume qui, le plus souvent, triche avec la réalité, quand elle ne la travestit pas

tout à fait ». Une structure par thèmes qui chemine à travers un discours qu'Olivier adresse à sa mère, diverses allusions à son enfance et l'émerveillement qu'il éprouve à l'égard de la spontanéité de son fils Daniel contribuent également à donner une certaine originalité à ce récit de voyage.

Pierre Rajotte

Bachir Hadjadj
LES VOLEURS DE RÊVES
CENT CINQUANTE ANS
D'HISTOIRE D'UNE FAMILLE
ALGÉRIENNE
Albin Michel, Paris, 2007,
460 p. ; 41,95 \$

À côté de ses grands mérites, ce livre comporte plusieurs aspects déroutants. Le survol des exactions commises par l'occupant français aux dépens des Algériens reprend, avec une fidélité équivoque, les informations déjà présentées par Assia Djebar (*L'amour, la fantasia*, Lattès, 1985). Non dans le mot à mot d'un plagiat, mais dans les similitudes avec une recherche établie ailleurs et interceptée au passage. Certes, l'objectif n'en est que mieux atteint, puisque les preuves soumises au lecteur bénéficient d'un double endossement, mais un doute persiste : ces informations font-elles aujourd'hui partie d'un survol largement diffusé du passé colonial de la France ou Hadjadj marche-t-il un peu trop aisément dans les traces d'Assia Djebar ? J'ai bien dit doute et non verdict de culpabilité.

Ce doute abandonné sur la touche, le récit offert par Hadjadj suscite l'admiration et la reconnaissance. La culture algérienne, vécue au jour le jour par plusieurs générations, devient intelligible, cohérente, elle est restituée à ses racines comme à ses aspirations. Il devient sinon facile, du moins possible de départager ce qui

relève des individus et ce qui tient aux conditionnements collectifs. Lorsque des valeurs résistent au passage d'un siècle et demi, nul n'en peut contester l'importance. L'auteur ne les canonise pas pour autant. Ainsi, dit-il, la polygamie a pesé sur les relations conjugales comme sur l'éducation des enfants.

Quelques-unes des pages les plus courageuses concernent le cheminement politique de l'Algérie contemporaine. Certes, la révolution a déferlé, lourde des espoirs d'un peuple et greffée sur les idéologies théoriquement libératrices, mais quels fruits a-t-elle produits ? L'auteur, fervent militant de la première heure, constate que cette révolution, comme celle de 1789 ou celle de 1917, a été interceptée elle aussi : l'héroïsme d'hier a servi de marchepied à une bureaucratie amnésique et égoïste. Était-ce la peine de consentir tant de sacrifices pour hisser au sommet une oligarchie militarisée qui succède au colonialisme sans vraiment libérer le pays ?

Livre éclairant, courageux, troublant.

Laurent Laplante

Pierre Pagé
HISTOIRE DE LA
RADIO AU QUÉBEC
INFORMATION,
ÉDUCATION, CULTURE
Fides, Montréal, 2007,
491 p. ; 39,95 \$

De par sa persévérance dans l'étude de la radio québécoise, Pierre Pagé est mieux placé que quiconque pour porter un jugement sur cet univers. Il le fait avec clarté et mesure, sans complaisance, multipliant les pages éloquentes sur la fécondité des premières décennies du phénomène. La suite des choses ne suscite ni chez lui ni chez son lecteur le même enthousiasme. Le contraste est, en effet, marqué et

Aquitaine, Québec

Le 400^e anniversaire de la fondation de Québec a servi d'heureux prétexte à une aventure de publication conjointe de l'éditeur aquitain Le Castor Astral et de l'éditeur québécois L'instant même. Inauguré en 1962, le jumelage de Bordeaux et de Québec a favorisé des explorations et des échanges littéraires entre l'Aquitaine et le Québec. Cette fois, il en est résulté un livre dont la devise « Je me souviens » a fourni la ligne d'inspiration. Dix-neuf auteurs, de là-bas et d'ici, ont fouillé les replis de leur mémoire et revisité l'histoire d'une vie ou l'histoire du lieu de leur provenance. Que les souvenirs évoqués s'ancrent dans un territoire ou dans l'autre, ces textes permettent le voyage entre l'un et l'autre et amenuisent les possibles distances. L'effet principal que produit l'ensemble des écrits en est un de rapprochement, malgré les différences nombreuses, de forme, de point de vue, de style. Certains textes sont plus exigeants, en particulier les deux premiers de l'ouvrage, d'autres plus accessibles, surtout quand ils s'inscrivent dans le sillon familial des « Je me souviens » de Georges Perec.

Certains forcent l'imaginaire, d'autres s'attachent à une réalité bien nette. Le ton varie de l'humour au tragique. Peu importe le choix qui a présidé à l'écriture, plus le texte est travaillé, plus la mémoire atteint l'universel et le récit rejoint le lecteur, tels ceux de Marie Cosnay et de Guy Cloutier. Tout dans cette publication collective n'est pas d'égale qualité, mais elle parvient assurément à faire découvrir au lecteur des perspectives insoupçonnées, des horizons nouveaux, et à célébrer les liens entre éditeurs et auteurs des deux continents.

Hélène Lépine

Collectif
AQUITAINE, QUÉBEC
JE ME SOUVIENS
Le Castor Astral, Bordeaux/L'instant même,
Québec, 2008, 166 p. ; 18 \$

même scandaleux entre ce qu'a présenté la radio pendant plus d'un demi-siècle et le fouillis bruyant et mercantile dont se satisfont aujourd'hui le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) et les versants privé et public du domaine. Au départ, la radio assumait ses responsabilités culturelles ; depuis quelque temps, la cote d'écoute et le dividende financier s'imposent comme contraintes dominantes. « Primauté de l'économie, intensification de la consommation, recherche intensive du divertissement, la radio n'est plus un 'service au public', elle devient une 'industrie culturelle' dont l'objectif est la rentabilité pour les actionnaires. » Quant au CRTC, il a exacerbé la tendance au lieu de l'encadrer. Il ne parle plus de régions, mais de marchés. Au cours de la décennie 1970, il a accordé 41 licences de

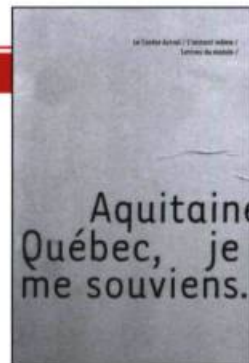
radio FM au Québec, fragmentant à outrance l'auditoire et provoquant la surchauffe de la mise en marché. Ni la musique ni le théâtre n'obtiennent aujourd'hui leur dû, ni dans le secteur privé, ni même dans la radio publique.

C'est d'ailleurs là une des plus étonnantes révélations de ce livre qui abonde pourtant en observations judicieuses : la radio privée des années 1930 ou 1940 se souciait de culture, d'éducation, de civisme à peu près autant que la radio publique. C'est à la radio privée que l'économiste Édouard Montpetit et son équipe de haut vol présentèrent pendant dix ans les centaines de conférences de *L'heure universitaire* ! À Radio-Canada, le même souci suscitait autant et plus de contributions culturelles et éducatives. *Radio-College* dura de 1941 à 1956 ; après sa disparition, les préoccupations

que ce bloc d'émissions avait affirmées, au lieu de disparaître, se répandirent dans l'ensemble de la programmation.

Pagé quadrille avec minutie et raffinement tout l'univers de la radio québécoise et n'esquive aucune question. Comment a évolué le rôle de l'animateur ? Quelle formation musicale a été offerte à la population québécoise ? Comment le sport a-t-il conquis son territoire ? Comment expliquer l'intervention « intempestive » de Pierre Elliott Trudeau au sujet de la « contamination » souverainiste ? Que penser des tribunes téléphoniques ? Comme il se doit, l'évocation des défunts mérites culturels de la radio incite Pagé à rendre hommage au passage à ceux et celles qui les ont longtemps incarnés : depuis Judith Jasmin jusqu'à Jacques Languirand, depuis Lizette Gervais jusqu'à Miville Couture...

Laurent Laplante



biographie, histoire de la bande dessinée

Pierre Couture
HONORÉ MERCIER
L'UN DES PLUS GRANDS
PREMIERS MINISTRES
DU QUÉBEC

Michel Brûlé, Montréal, 2008,
 170 p. ; 15,95 \$

En 1889, au faite de sa gloire, Honoré Mercier proclame son célèbre cri de ralliement : « Cessons nos luttes fratricides et unissons-nous ». La citation est reconnue d'une telle importance qu'elle est à jamais gravée sur le socle de la statue du premier ministre, placée devant le parlement de Québec, sur l'avenue qui porte aujourd'hui son nom.

Cette expression à valeur historique est pourtant passée sous silence par Pierre Couture dans son livre *Honoré Mercier*. L'auteur a en effet privilégié une vulgarisation narrative extrême et une écriture quasi romanesque. « Bientôt, la neige étalera sa litière de cristaux sur la ville. » Il est vrai que commettre la biographie d'un homme célèbre, fût-il moins connu que Mercier, n'est jamais chose aisée. Produire la biographie du légendaire premier ministre, après celle toujours actuelle de Robert Rumilly ou après les versions plus récentes de Gilles Gallichan et de Luc Bertrand, relève du tour de force. Couture fait-il preuve d'audace ou d'ingénuité ?

Le style intimiste de l'écrivain est une arme à deux tranchants ; il peut intéresser un jeune auditoire mais il décontenance les lecteurs plus rigoureux qui se demandent comment quelqu'un en quasi-agonie, se sachant condamné, peut s'exclamer « qu'il fait bon s'allonger dans le lit ! »

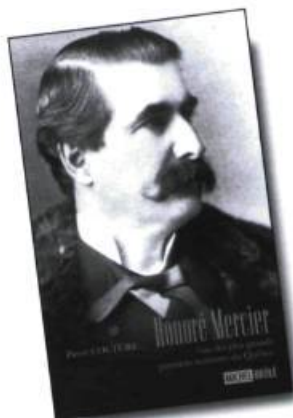
Les faits marquants de la vie de Mercier sont réunis, bien sûr, et les grands enjeux politiques du Bas-Canada ou de la toute jeune Confédération canadienne (1867) sont clairement expliqués. Les principaux personnages de notre histoire du XIX^e siècle sont tous là, les Riel, Cartier, Laurier, Chapleau, Tardivel, Taillon, Casgrain, Le May, Labelle. Même le pape Léon XIII.

Pour la petite histoire, les vitraux de l'église ancestrale de Tourouvre (Perche) représentent bien le départ en Nouvelle-France de l'ancêtre Julien Mercier (1647) et le retour en France de son illustre descendant (1891). Honoré Mercier a en effet servi de modèle aux artisans de l'époque car il en était lui-même... le sujet, bien en vue, en grand costume de comte romain. Un peu vaniteux, le grand homme. Un côté *bling-bling*, quoi.

Michèle Bernard

Mira Falardeau
HISTOIRE DE LA BANDE
DESSINÉE AU QUÉBEC
VLB, Montréal, 2008,
190 p. ; 25,95 \$

Dans l'histoire de la bande dessinée au Québec, octobre 1979 est une date charnière : c'est à ce moment que paraît le premier numéro de *Croc*. Ce magazine humoristique, fondé par Hélène Fleury et Jacques Hurtubise, consacre la moitié de son contenu à la bédé. Son succès, contre toute attente, est immédiat : dès le huitième numéro, le tirage est de 50 000 exemplaires. Selon Mira Falardeau, ce magazine jouera « un rôle de catalyseur dans tout le milieu », car il permet pour la première fois à la « BDK » (pour bande dessinée du



Québec) de s'exposer à grande échelle tout en rémunérant les auteurs, chose rarement vue auparavant.

Il faut dire qu'il s'agit d'un art longtemps négligé. Au début de la presse écrite, vers la fin du XVIII^e siècle, la caricature, l'ancêtre de la bande dessinée, ne figure pas parmi les priorités éditoriales. Les rares auteurs qui sont publiés signent souvent d'un pseudonyme afin d'éviter des possibles démêlés avec la justice. Puis, au début du XX^e siècle, c'est l'invasion des *comics* des voisins du Sud, à très bas prix. En 1940, Ottawa vote une loi limitant l'importation de produits étatsuniens – ce qui comprend les bandes dessinées – pour que les journaux laissent une place aux auteurs locaux. Mais là encore, ce n'est pas une sinécure. Il faudra attendre

l'arrivée de *Croc*, puis de *Safarir*, pour que la BDK se fasse connaître du grand public.

Mira Falardeau, qui signe ici un second livre sur le sujet, retrace les origines de la bande dessinée au Québec et remonte le fil du temps jusqu'aux auteurs actuels. Ce faisant, elle dépeint aussi l'histoire de son évolution technique. Car si au début les illustrations accompagnent le texte, petit à petit, le dessin en vient à supporter à lui tout seul l'action, tandis que les dialogues apparaissent dans le cadre. Il n'en fallait pas plus pour voir la naissance du phylactère, principale caractéristique de la bande dessinée contemporaine. Falardeau analyse ce renversement, et poursuit avec une explication complète à propos des techniques et du vocabulaire de la bande dessinée. Puis, retraçant les principaux modes d'édition, dont les fanzines, les périodiques et les albums, l'auteure montre le chemin parsemé d'embûches parcouru par ces artistes souvent peu reconnus. Heureusement, au cours de la dernière décennie, la BDK s'est taillé une place au soleil, et certains dessinateurs connaissent aujourd'hui un certain succès.

À travers les pages de ce livre, Mira Falardeau effectue un superbe exposé, présentant les principaux instigateurs et artistes du neuvième art au Québec. Détail décevant, l'auteure calcule la proportion de BDK offertes en librairie, mais sa méthode, visiblement inadéquate, ne peut qu'être critiquée. Un travail bâclé dont le résultat aurait pourtant été fort instructif s'il avait été convenablement conduit. De plus, il faut souligner qu'à quelques reprises, l'auteure se permet des opinions politiques lourdes de partisanerie et de militantisme, ce qui vient inutilement détourner le propos.

À l'inverse, le lecteur aurait sans doute apprécié que l'auteure s'avance plus souvent à

marxisme, peinture, journal

décrire le style artistique de chaque dessinateur, ce qui aurait permis de mieux apprécier les nombreux extraits qui accompagnent tout l'ouvrage. Le meilleur exemple est lorsqu'elle présente Jimmy Beaulieu, affirmant qu'il est « le plus pur représentant de la BD intimiste, son dessin effleure la page ». Pareil commentaire permet de mieux saisir les nuances entre les différents styles de dessinateurs, élément hautement important dans l'appréciation globale de ce type de livre.

Bref, un ouvrage instructif et passionnant, qui touche la cible, à savoir donner envie de découvrir des auteurs de la BDK. Un livre qui laisse aussi l'impression qu'il ne s'agit là que de prolegomènes à un futur ouvrage, pourquoi pas, un dictionnaire des auteurs et dessinateurs de bandes dessinées du Québec ?

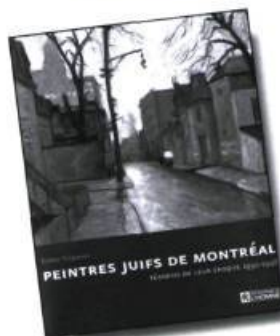
Manouane Beauchamp

Daniel Bensaïd
LES DÉPOSSÉDÉS
KARL MARX,
LES VOLEURS DE BOIS
ET LE DROIT DES PAUVRES
Lux, Montréal, 2008,
167 p. ; 16,95 \$

On sait que le « jeune Marx » – après la soutenance de sa thèse de doctorat (1841) en philosophie à l'Université d'Iéna, qui portait sur la différence entre la philosophie de la nature de Démocrite et celle d'Épicure – devint, en 1842, collaborateur puis rédacteur en chef de la *Gazette rhénane* (*Rheinische Zeitung*). C'est à ce moment qu'il y publie une série d'articles concernant les débats à la Diète rhénane touchant le « vol de bois » par les « exclus » de l'époque (pauvres et indigents) sur

les grandes propriétés terriennes. Ceux-ci seront « jetés hors de l'ordre civil »... et cela, à l'intérieur même de leur propre société par de lourdes peines d'emprisonnement ou des travaux forcés. Nous sommes dans le contexte d'une vive lutte entre le libéralisme rhénan – la *Gazette rhénane* est alors considérée comme l'instrument, le véhicule d'une raison critique, elle-même issue d'une tradition libérale importée de la philosophie des Lumières – et l'aristocratie prussienne possédant les terres.

En cette époque d'un capitalisme naissant, le « droit de propriété » sera vivement interrogé par Marx. Son propos s'élargira en une critique radicale de la propriété privée des moyens de production et d'échange ; il s'opposera aux impositions mortifères du grand capital, à sa légalisation des aliénations dont celle, cruelle, d'une création artificielle de la pauvreté qui, encore, nous interpelle. En somme, c'est tout ce que la puissance réelle et abstraite du « droit de propriété » peut produire d'inhumain, d'« insocial » qui sera mis au jour tant par le Marx des jeunes années ou celui dit de la « maturité » que par les penseurs « critiques » de notre époque. C'est dire que cette critique des « puissances invisibles » qui nous asservissent a pour nous conservé toute sa pertinence en notre ère de mondialisation, de globalisation marchande et de privatisation généralisée du monde par une déraison et une violence infernales. Serait-ce là la conséquence d'une appropriation privée de toutes les formes de richesses naturelles, sociales, culturelles, environnementales et scientifiques ? Toujours est-il que Marx ne cherchait point – à



d'exclusions multiples, d'une « liberté » abrégée, circonscrite par des pouvoirs malveillants. Est-ce là une « avancée » de l'Histoire que cette marchandisation outrancière des choses et des êtres, qui empêche ainsi l'émergence d'une collectivité et d'une individualité nouvelles ?

Gilles Côté

Esther Trépanier
PEINTRES JUIFS DE MONTRÉAL
TÉMOINS DE LEUR
ÉPOQUE 1930-1948
L'Homme, Montréal, 2008,
287 p. ; 49,95 \$

Dans la première moitié du XX^e siècle, à cause de la valeur symbolique des villes dans l'esprit des artistes et du public canadien, leur goût pour le paysage rendait inintéressantes les images que pouvaient suggérer les grandes métropoles comme Montréal. Pourtant, dans les années trente et quarante, à Montréal, les peintres juifs ont fait de la ville et de la vie urbaine les sujets dominants de leur production. Les raisons de ce fait sont diverses et peuvent être recherchées dans les domaines socioéconomique et politique mais aussi, et pourquoi pas, dans le domaine de l'esthétique pure. L'exposition *Peintres juifs de Montréal, Témoins de leur époque 1930-1948* nous en apporte la preuve.

Pour accompagner cette exposition, les éditions de L'Homme ont réalisé un catalogue richement illustré avec un texte clair et méthodique d'Esther Trépanier sur les peintres juifs et la modernité, texte publié initialement en 1987, repris et mis à jour. La peinture dont il est question dans cet ouvrage se caractérise par une nette dominance de la forme par rapport au contenu, d'une part, et, d'autre part, par un contenu résolument de son temps puisqu'il montrait un

la manière d'un Rousseau – à retrouver avec nostalgie une « nature humaine » qui n'aurait pas été corrompue. L'humanité devait et pouvait, à ses yeux, créer un ordre civilisationnel décent pour tous et toutes et ne « déposséder » personne...

Voilà l'une des plus étranges énigmes de notre monde : cent soixante-six ans après les premiers articles de Marx sur le « vol de bois », nous sommes encore sous le joug d'inégalités grandissantes, sur les plans économique et social, et en présence

mode de vie que l'on disait « moderne » et qui, à l'époque, ne se trouvait que dans des villes comme Montréal. Ces artistes juifs ont donc joué un double rôle dans les débuts de la modernité de la peinture canadienne.

Ce catalogue nous instruit sur les différents sujets traités par ces peintres. Il y a bien entendu la ville, avec les formes nouvelles, plus rectilignes qu'elle propose, avec aussi des thèmes que suggère son industrialisation. Il y a les portraits réalisés par des peintres partageant les mêmes conditions précaires que leurs sujets, des portraits d'autant plus vrais qu'ils sont en quelque sorte créés de l'intérieur. Il y a des scènes du quotidien, de la vie de jour avec ses inquiétudes, de la vie de nuit et ses dérives. Il y a aussi des œuvres qui abordent le politique en veillant à cet équilibre fragile qui empêche l'art d'abandonner ses fonctions premières pour se faire outil de propagande. Il est intéressant, enfin, que cet ouvrage de référence nous fasse connaître la vision qu'en avait la critique de l'époque, francophone ou anglophone, sachant que chacun de ces groupes linguistiques et culturels ont eu leurs propres idées esthétiques et politiques.

Gérald Alexis

Jean-Yves Quéllec
PASSE DE LA CHIMÈRE
UN MOINE À L'ÎLE DE QUÉMÉNÈS
Publications de Saint-André,
Ottignies, 2006, 110 p.

Un moine quitte son monastère de Belgique pour passer trois semaines sur une île bretonne, près du lieu où il est né. Rien d'accrocheur dans ce journal qu'il nous livre, pas de tempêtes qui battent le rivage ni de crise qui déchire l'âme du reclus. « Je ne suis pas venu ici pour m'enterrer [...] mais pour être

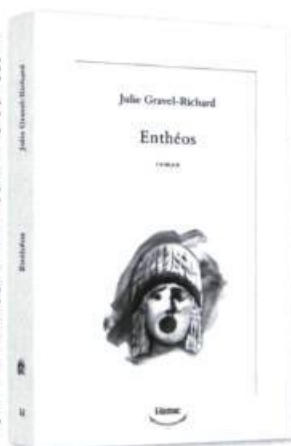
au monde. » Sa solitude n'est d'ailleurs pas totale, quelques ouvriers travaillent sur l'île et de sa maison sur la dune il peut apercevoir à faible distance le continent. Et il a la compagnie d'abord un peu craintive puis amicale des oiseaux et des lapins.

Il vaque à d'humbles occupations quotidiennes, sans projet pour le lendemain, sans que le passé vienne le hanter. Point de retour sur sa vie, encore moins de théologie, il se méfie des « lieux communs de la spiritualité » qui s'étalent dans tant de livres, mais attentif, recueilli, ému, souvent amusé, il note ses impressions, ses pensées comme elles se présentent. Chaque jour, à chaque instant il voit s'ouvrir « des fleurs de vérité [qui] parsèment cette île », mais il se met en garde lui-même : « [...] regarde où tu mets les pieds ! » Il est venu là « pour ne rien dire » mais non pas pour ne rien écrire... Ce moine qui se parle à lui-même manie une plume rapide, habile mais sans apprêt, qui tient à distance rhétorique et moralisme sentencieux, leur préférant la netteté cursive de la pensée et la fraîcheur de l'impression. Si, évidemment, il se nourrit des Écritures, il a pratiqué Rimbaud et Guillevic, surtout il se souvient avec admiration de Saint-John Perse que, dit-il, il se plaît à « piller ».

À la banale question que pourrait inspirer l'expérience de la solitude : « Où en suis-je ? », l'auteur substitue celle-ci, plus élémentaire et par laquelle il faut commencer : « Où suis-je ? » C'est-à-dire, avant toute tentative de me situer dans une culture et une spiritualité, comment suis-je situé dans l'espace ? Il a laissé pour un temps son monastère entouré d'arbres afin de retrouver autour d'un îlot la mer qui n'a cessé de l'habiter. Et l'accord miraculeux se produit alors entre un environnement géographique, un paysage inti-

Une collection qui se démarque

270 PAGES, 22,95 \$, ISBN 978-2-89448-557-6



haletant

Enthéos

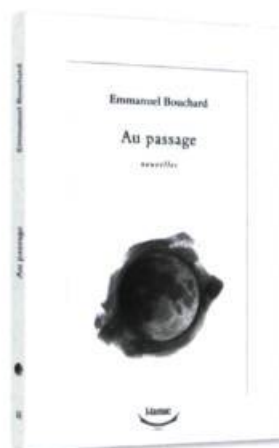
« Il s'agit d'un premier essai réussi où flotte un léger supplément d'âme. Ce qui n'est pas rien... »

CHRISTIAN DESMEULES,
Le Devoir

Au passage

« Emmanuel Bouchard, non seulement enseigne la littérature mais encore la connaît et l'aime, comme l'atteste de manière convaincante son premier recueil de nouvelles. »

RÉGINALD MARTEL,
La Presse



séduisant

132 PAGES, 16,95 \$, ISBN 978-2-89448-556-9

186 PAGES, 17,95 \$, ISBN 978-2-89448-540-8



déroutant

La Deuxième vie de Clara Onyx

« Ce roman inclassable nous fait revisiter toutes nos valeurs. Il y a de quoi nous faire "inverser" nos priorités... »

LYSE BONENFANT,
Radio-Canada

Hamac.qc.ca

La nouvelle enseigne de la littérature

I correspondance, témoignage, satire, histoire, journal

me et un « imaginaire spirituel ». Le constat, presque la révélation, est là : « Dans mes pensées, dans ma foi et plus encore mon espérance, je suis d'extrême Occident. » Il y a au fond de lui un Celte aspiré par les grands espaces marins, et un poète qui aime le sol, la pierre, l'arbre, l'animal. Voilà, manifesté, l'esprit franciscain redécouvrant à chaque instant ce qui existe et vit tout près, à notre portée, et qui se trace une voie simple – mais difficile à suivre : être un passant comme le recommandait le Christ, et un « passant joyeux » qui souhaite « ne jamais s'habituer à la splendeur du monde ».

Ce petit livre modeste si riche, et si bien présenté, on le referme, rafraîchi. Il continue de résonner en nous, il nous aide à ouvrir nos yeux et notre cœur.

Roland Bourneuf

Denys Lessard
TON KAKI QUI T'ADORE
LETTRES D'AMOUR EN
TEMPS DE GUERRE
Septentrion, Sillery, 2008,
135 p. ; 15 \$

Dans ce livre touchant à la fois la littérature intime et l'histoire militaire canadienne, Denys Lessard évoque l'abondante correspondance qu'ont eue ses parents avant leur mariage, en 1945. Les deux jeunes amoureux s'étaient rencontrés en 1942, mais quelques mois plus tard, Gérard Lessard fut conscrit et Jeannine Nadeau en fut involontairement séparée durant trois ans, un peu comme dans la pièce *Tit-Coq* (1948) de Gratien Gélinas. De ces quelque 1000 lettres échangées durant cette période et conservées, le fils a retenu plusieurs longs extraits pour construire une trame bien

structurée, qui évoque les aléas de l'entraînement militaire et les souffrances du soldat isolé. Sa correspondante, que Gérard surnomme « Jeannot », répond à sa fougue, mais avec plus de retenue.

Ce recueil très original n'est ni monotone ni tragique ; les commentaires en marge des lettres éclairent et mettent en évidence le contexte et les sous-entendus. On a même dressé la liste des films que les amoureux ont vus ensemble ou chacun de son côté. Le propos se subdivise en trois parties thématiques : l'écriture, le combat, le désir. Cette dernière partie sur les mœurs et les manières de contourner les interdits moraux de l'époque est la plus intéressante, car elle décrit avec précision comment cette génération considérait la sensualité, la chasteté et l'éventualité du mariage. On peut lire une copie du formulaire officiel (uniquement en anglais) de « demande de permission de se marier », rempli par le soldat auprès des autorités militaires canadiennes. En 1993, le même éditeur avait fait paraître des mémoires militaires d'un aviateur québécois, intitulés *Du salpêtre dans le gruau, Souvenirs d'escadrille, 1939-1945*, de Gabriel Taschereau, qui évoquaient également la vie sexuelle des militaires canadiens en Europe.

En dépit d'une longue préparation et de plusieurs années d'exercices pour le combat, le soldat Lessard n'aura jamais à se rendre sur le front pour combattre l'armée nazie. Néanmoins, les échanges épistolaires des deux jeunes amoureux ne peuvent manquer de nous toucher ; il faut en outre apprécier les pages de la conclusion dans lesquelles Denys Lessard évoque ses propres sentiments par rapport à ce



portrait de ses parents, autrefois passionnés et même fougues : « Le fossé qui sépare le Gérard amoureux, celui qui se dévoile dans ces lettres, et le père que j'ai connu [...] correspond [...] à la mort d'un idéal ».

Yves Laberge

Denise Bombardier
NOS CHÈRES AMIES...
Albin Michel, Paris, 2008,
165 p. ; 21,95 \$

Toutes, nous avons expérimenté diverses formes de sympathie et survécu à des « peines d'amitié » aussi pénibles que des peines d'amour, voire plus éprouvantes, étant donné le gage de pérennité que revêt le lien amical, plus ludique et plus souple que la passion érotisée.

Que les amitiés soient de connivence situationnelle (célibat choisi, maternité ou pensionnat partagé), qu'elles naissent tardivement ou traversent les décennies par la force d'une chronologie commune (ah, les copinages de collège !), leur alchimie fascine.

Dans ce témoignage d'une grande valeur, Denise Bombardier réserve une place à ces amies tendres, hystériques, rustres,

même sans « e », que, toutes, nous reconnaitrons. En effet, à chaque page ou presque, je souriais en m'extasiant devant l'exquise justesse d'observation, d'expression et d'analyse de l'auteure, constatant que ses descriptions recoupaient mon histoire personnelle, comme probablement celle de ses autres lectrices.

J'aurais voulu qu'on me parle ainsi de l'amitié à l'adolescence. Le hasard m'a fait découvrir un tel essai à l'âge adulte et nul doute qu'il me suivra dans ma vieillesse. Après tout, il n'est point d'époque de la vie pour s'éprendre en amitié comme en amour.

Suzanne Desjardins

Patrick Rambaud
CHRONIQUE DU RÈGNE
DE NICOLAS 1^{er}
Grasset, Paris, 2008,
170 p. ; 24,95 \$

Si son roman *La bataille* (Grasset), qui racontait l'engagement militaire d'Essling, lui a valu le prix Goncourt et le grand prix de l'Académie française en 1997, c'est surtout comme satiriste et comme auteur de pastiches que Patrick Rambaud s'est taillé une réputation dans le monde des lettres françaises. Son dernier opus à nous parvenir, *Chronique du règne de Nicolas 1^{er}*, est de cette veine-là. Rambaud explique que c'est pour lutter contre la dépression qu'a causée en lui l'élection de Nicolas Sarkozy à la présidence de la République qu'il a écrit cette pochade à la manière de Saint-Simon racontant le règne de Louis XIV.

« Raconter ce qui arrive tous les jours comme si ça s'était passé il y a trois siècles, donner de la fausse noblesse à ce qui n'en a aucune provoque souvent un effet comique, écrit Rambaud. Certes, il faut que le personnage s'y prête, mais l'avantage de

Sarkozy, c'est qu'il se prête à tout. » Il faut bien le reconnaître, même vu de ce côté-ci de l'Atlantique, le personnage étonne. D'abord, cet homme semble être partout à la fois, au four comme au moulin. À cette agitation ubiquiste ajoutons qu'on le dit seul à prendre toutes les décisions, à une vitesse qui fait craindre l'improvisation. Le nouveau chef de l'État français ne cache pas non plus son goût pour la compagnie des gens riches et pour le luxe clinquant. Avec ce président que d'autres satiristes ont surnommé *Bling Bling*, on est loin de la pompe gaullienne ou de la morgue mitterrandienne. Le style remuant et rutilant du personnage est facile à caricaturer, et Patrick Rambaud ne rate pas sa cible.

Quant à la critique des politiques mises de l'avant depuis l'élection de Sarkozy, pour apprécier sa justesse, il faut une fine culture des enjeux sociaux et politiques de la France actuelle. De même, il faut une connaissance d'initié pour apprécier le portrait des personnes qui composent le sérail du « Prince ». Cette méconnaissance chez le lecteur risque de plomber son plaisir de lire la charge de Rambaud. En outre, comme ce livre fut achevé avant l'entrée en scène de Carla Bruni – devenue depuis Mme Sarkozy III – et avant la chute vertigineuse de la cote de popularité du président, sa pertinence s'en trouve diminuée d'autant. Mais c'est un peu la loi du genre. Une caricature, en effet, c'est comme la laitue, elle doit se consommer fraîche sinon elle perd de son croquant. Et, il faut bien le reconnaître, *Chronique du règne de Nicolas I^{er}* a perdu beaucoup du sien. Reste le talent de Patrick Rambaud, qui sait manier avec dextérité l'ironie, la phrase assassine et l'imparfait du subjonctif.

Yvon Poulin

Jonathan Littell

Au moment où il effectuait les recherches qui allaient mener à la rédaction des *Bienveillantes* (Gallimard, 2006), Jonathan Littell est tombé sur les écrits de Léon Degrelle, qui fut la figure la plus célèbre du fascisme belge dans les années 1930 et 1940. Sorti des rangs de la presse catholique, doté d'une brûlante ambition politique, Degrelle mit sur pied une légion fasciste wallonne qui fut intégrée pendant la guerre aux légions de la Waffen-SS allemande. Décoré par Himmler puis par Hitler, il fera la guerre sur le front de la Russie, s'enfuira en Espagne à la fin des hostilités et y mourra en homme d'affaires prospère en 1994.

À partir de son livre *La campagne de Russie*, dans lequel Degrelle raconte sa guerre sur le front de l'Est, Littell tente de mettre au jour la structure mentale de son auteur en s'inspirant de l'approche du chercheur allemand Klaus Theweleit. Auteur de *Männerphantasien* (1977 ; non traduit en français mais édité en anglais sous le titre *Male Fantasies*), celui-ci avance l'idée que « la réalité meurtrière d'un État fasciste [est] fondée sur la violence non comme la conséquence des convictions, des idées ou des intérêts industriels en jeu, mais comme la traduction des états corporels dévastateurs dont souffraient ses protagonistes ». Dans une postface à l'ouvrage de Littell, Theweleit précise que « le fascisme est un état corporel ; une matière dangereuse, qui pousse puis-

samment et violemment à un ajustement, une soumission de l'état du monde à l'état du corps fasciste ». Autrement dit, la clé pour comprendre le fascisme et les fascistes serait à chercher du côté de la psychanalyse plutôt que du côté des analyses politiques.

Adoptant le même point de vue, Littell procède dans son ouvrage à une étude de cas qui prend la forme d'une analyse sémantique et lexicale des écrits de Degrelle sur sa guerre en Russie. L'auteur choisit pour ce faire la méthode d'opposition binaire dont le titre est le résumé. Ainsi donc, pour le fasciste, le sec serait la rectitude, la propreté, l'armure dont il se fait une carapace, l'humide étant la boue, ce qui coule, absorbe et conduit à la dissolution des limites corporelles. On le comprend, avec *Le sec et l'humide*, on est loin des poncifs et des idées rebattues sur le fascisme. Outre la nouveauté du point de vue, l'opuscule de Littell jette un éclairage nouveau sur le singulier personnage de Maximilien Aue dans *Les bienveillantes*, avatar de tous les Degrelle de l'époque.

Yvon Poulin

Jonathan Littell
LE SEC ET L'HUMIDE
Gallimard, Paris, 2008, 142 p. ; 29,50 \$



Nancy Huston
L'ESPÈCE FABULATRICE
Actes Sud, Arles/Leméac,
Montréal, 2008, 197 p. ; 25,95 \$

« Nous sommes l'espèce fabulatrice », affirme Nancy Huston, donnant le ton et le titre à son essai. Dans sa réflexion sur la place de l'imagination et de la fiction dans nos vies, elle précise : « Notre spécialité, notre prérogative, notre manie, notre gloire et notre chute, c'est le *pourquoi* ».

Est-ce la mi-cinquantaine qui fait emprunter à la romancière de Calgary, installée à Paris, des



chemins sociologiques et philosophiques ? Les pensées de l'authentique affabulatrice captivent *a priori* mais le ton didactique

de *L'espèce fabulatrice* est parfois lourd et peut lasser. « Voyons un peu comment fonctionne la fabulation dans ces deux vastes domaines » que sont l'amour et la guerre, bien entendu.

Nancy Huston commente ses lectures, cite des auteurs qu'elle aime, évoque des faits divers. Comme si elle livrait son journal intime, elle décline ses impressions. Ses références s'enroulent autour de la thématique centrale. Pas de conclusion à la fin des dix chapitres sur la fragilité de l'être humain et c'est sagesse de sa part.

Si certaines remarques sont percutantes, telle « les masses

reportage, histoire

préfèrent toujours la soumission, l'obéissance, la conformité aux normes, les rituels, la superstition », d'autres ont les accents mièvres de surprenants lieux communs : « Il est beau de voir un être se détendre et s'épanouir sous l'effet de l'intérêt que nous lui portons ». Bien sûr.

Le constat de l'écrivaine sur les femmes – si original – n'est pas étayé et manque étrangement de conviction. « (Soit dit entre parenthèses : il se pourrait bien qu'en Occident les femmes soient plus civilisées que les hommes. Non seulement parce qu'elles lisent nettement plus de romans qu'eux, mais parce qu'elles apprennent tôt [...] à voir le monde à travers les yeux des autres). »

Quel à-propos pourtant quand Nancy Huston choisit une citation de Danilo Kiš, ce grand écrivain juif-hongrois de Serbie, mort à Paris à 54 ans : « [...] la lecture de nombreux livres mène à la sagesse et la lecture d'un seul à l'ignorance armée de folie et de haine. » Ô combien actuel.

Michèle Bernard

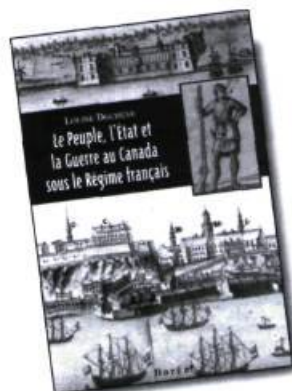
Frederic Rappaz
ENTENDU À MONTRÉAL
Amérik Média, Montréal,
2008, 132 p. ; 12,95 \$

À l'ère d'Internet, il n'y a plus rien d'étonnant dans le fait que les livres soient conçus sur un site Web. La possibilité d'être en contact avec ses lecteurs ou, mieux encore, d'en faire des coauteurs en a séduit plus d'un. *Entendu à Montréal* est le fruit d'une telle collaboration : les gens « ordinaires » ont participé à la création du site Web et ensuite c'est celui dont le nom figure sur la page de titre, Frederic Rappaz, qui a choisi les meilleures contributions à publier.

Comme son titre le suggère, le livre nous rapporte ce qui a été entendu dans les rues de Montréal, dans ses cafés, dans le métro. Des bribes de conversations qui amènent – souvent – des questions sur la nature humaine et qui – presque à chaque page – font (sou)rire.

Ainsi, dans un cours de littérature, une étudiante se demande « comment ils faisaient pour faire du papier avec du bois », une autre croit que le couscous est « du riz coupé en petits morceaux » et une troisième explique que son « chum [...] fait des projets humanitaires, là... Dans les pays en voie de disparition ». On y trouve des comparaisons intéressantes (« J'adore t'embrasser sur les lèvres. C'est aussi confortable que de poser mes fesses sur une lunette de toilette remboursée »), des conclusions pour le moins discutables (« Si elle était pas tombée enceinte, j'aurais un hostie de char ! »), des expressions mal employées (« Je te jure, le livre était super bon... ça se lit comme un petit pain chaud ! » ; ou encore : « Ça m'a fait travailler les manèges, cette histoire-là »). On apprend aussi que, au lieu de prendre deux sacs de plastique, il est mieux pour l'environnement de tout mettre dans un seul et... de le doubler ; qu'il y a des gens qui « aime[nt] ça, les oiseaux qui volent » et que certaines personnes, en écoutant des Chinois parler, s'interrogent : « [je me demande] s'ils se comprennent entre eux... parce que moi, je les comprends pas ».

On ne peut pas savoir à quoi ressemblerait un recueil contenant des conversations entendues à Madrid, à Bonn ou à Buenos Aires mais il y a fort à parier qu'il ne serait pas trop différent de celui-ci, composé par des Montréalais : la bêtise humaine, la prétention de savoir



plus que l'on sait, l'ironie, l'humour noir et le rire que tout cela déclenche étant universels...

Radmila Zivkovic

Pierre Monette
RENDEZ-VOUS MANQUÉ
AVEC LA RÉVOLUTION
AMÉRICAINE
LES ADRESSES AUX HABITANTS
DE LA PROVINCE DE QUÉBEC
DIFFUSÉES À L'OCCASION
DE L'INVASION AMÉRICAINE
DE 1775-1776
Québec Amérique, Montréal,
2007, 550 p. ; 29,95 \$

Bien qu'hypothétique, la question est féconde : que serait le Québec s'il avait accepté de se joindre à la rébellion états-unienne contre la Couronne britannique ? Une autre question, plus concrète, se greffe à celle-ci : par qui et pourquoi les multiples invitations lancées aux Canadiens par les Treize colonies ont-elles été rejetées ?

Travail d'archéologie, nous avisent les auteurs de ce livre. L'histoire, intervenant plus tard, interprétera selon ses règles les documents mis au jour. La précision prend rapidement son sens : à quoi bon gloser sur les visées des Treize colonies si l'on n'examine pas d'abord leurs textes, les raisons qui les inspirent et l'accueil qui leur fut fait ? En collaboration avec Bernard Andrès et une équipe de chercheurs de l'Université du Québec à Montréal (Archéologie du littéraire au Québec), Pierre Monette se livre à cet examen et en dégage un fascinant éclairage. À peu près tout ce qui circule au sujet des relations entre les rebelles et le Canada récemment conquis par l'Angleterre est remis en question. Ceci émerge : loin de s'opposer aux troupes d'outre-frontières, la population québécoise les accueille dans la sérénité. Il y a neutralité, sinon soutien actif. Comment s'est accréditée cette distorsion des faits ? L'archéologie dépose ses constatations : ceux qui ont écrit l'histoire, membres du clergé, lettrés ou proches du pouvoir britannique, avaient intérêt à demeurer loyaux au roi. Comme ils sont presque les seuls à pouvoir lire les *adresses* en provenance des Treize colonies, ils ont beau jeu d'en imposer leur interprétation. D'où l'utilité d'insérer la recherche archéologique entre les faits et le bilan.

Deux aspects en particulier retiennent l'attention et emportent l'assentiment. D'une part, le haut clergé use de tous les moyens à sa disposition, y compris les moins respectables, pour empêcher la population du Québec de se joindre à la rébellion états-unienne. Preuve que la docilité des fidèles ne répondait pas aux attentes du clergé. D'autre part, le livre confirme que les élites canadiennes redoutaient les idées des rebelles beaucoup plus que leurs armes. En quoi

elles avaient raison. Les premières adresses constituent d'ailleurs un véritable cours de science politique à l'intention d'une population qui ne savait rien de la séparation des pouvoirs, de l'*habeas corpus* ou de la légitimité politique des élus. En ce sens, le rendez-vous avec la révolution américaine n'a pas été manqué.

Laurent Laplante

Louise Dechêne
LE PEUPLE, L'ÉTAT ET LA
GUERRE AU CANADA SOUS
LE RÉGIME FRANÇAIS
Boréal, Montréal, 2008,
664 p. ; 39,95 \$

Ne lésinons pas sur l'admiration, l'auteure la mérite tant et plus. L'ampleur des perspectives le dispute à la minutie des vérifications, le croisement des sources s'ajoute à l'ingéniosité de l'analyse. Non seulement Louise Dechêne cite à la barre les historiens québécois, mais elle compulse les archives, les fonds familiaux, les analyses d'autres origines. Au lieu de sourire d'une méthodologie qui doit beaucoup aux fiches et aux compilations manuelles, il convient d'apprécier la recherche qui préfère son cheminement épuisant au plongeon aventureux dans un monde technique différent.

Le résultat ? Une cascade de brutales remises en question. Tant pis pour la légende. Montcalm n'était pas le général perruqué ignorant tout de la guérilla autochtone. Le paysan canadien n'était pas le géant d'audace et d'aventure friand de combats et capable de tous les exploits, y compris les plus vains. Loin de se sentir menacée, la colonie canadienne crut longtemps et sans justification à sa supériorité militaire face aux colons étatsuniens. L'antagonisme entre la France distraite

et la colonie héroïque n'existerait que dans l'imagination des chroniqueurs du cru. Des contributions à la sécurité de la colonie, certaines furent hypertrophiées, d'autres, celles des compagnies franches de la Marine par exemple, constamment sous-estimées. On voit la tendance. Peu d'historiens échappent aux reproches de Dechêne, pas plus Fernand Ouellet que Guy Frégault, pas plus Peter Kalm que Jacques Mathieu, pas plus Pierre-François-Xavier de Charlebois que Lionel Groulx. Plus encore que ces multiples retouches à la vérité historique, le ton adopté pour leur distribution surprend et choque. Qu'on en juge. « De la part des historiens canadiens-français qui cherchaient d'abord à démontrer que le Canada ne devait rien à la France, cela ne peut surprendre » ; « Les historiens les ont toujours confondus [partis de guerre et milices] malgré les différences évidentes » ; « Les historiens de la Nouvelle-France ne se sont guère interrogés sur la nature du gouvernement colonial ». Le procès d'intention pointe l'oreille : « On ne saurait mieux illustrer la différence entre les deux corps militaires, sensible pour les contemporains, mais que les historiens ont choisi d'ignorer ». Ces inélegances risquent fort de rendre indigeste la révision souhaitée.

Même l'auteur de l'« Avant-propos », Thomas Wien, en éprouve un malaise. « Une dernière ambiguïté pour terminer, celle émergeant de l'antipathie manifeste de l'historienne pour l'interprétation nationaliste. Pourquoi cette attitude ? Plusieurs facteurs doivent l'expliquer, y compris la profonde ambivalence avec laquelle L. Dechêne vivait sa québécoisité. » Ne tombons pas à notre tour dans les supputations et bornons-nous à regretter qu'une telle accumulation de données se fragilise elle-même.

Laurent Laplante



WWW.VENTSDOUEST.CA

FRÉDÉRIC DURAND

Comme un goût d'aurore sur une idée fixe

« Azimuts » (roman)

Une histoire d'amour passionnel, dans le milieu des producteurs de disques indépendants et des groupes de la relève, qui se lit comme un thriller, à la fois roman de mœurs contemporaines et roman psychologique raconté selon différents points de vue.

288 p., 24,95 \$
ISBN 978-2-89537-154-0



MARIE GINGRAS

Anatomie d'un suicide et autres mensonges

« Azimuts » (roman)

Un roman sobre et émouvant sur la quête de sens. La souffrance humaine y est traitée directement, parfois avec humour, toujours avec compassion. En fond de tableau se déroule le fil invisible qui, nous liant les uns aux autres, nous garde en équilibre souvent précaire au bord du gouffre.

208 p., 21,95 \$
ISBN 978-2-89537-155-7



MICHEL FILION

CKCH, la voix française de l'Outaouais

« Asticou » (histoire)

CKCH, la voix française de l'Outaouais fait revivre, pour le bénéfice du patrimoine historique et culturel, l'histoire non seulement d'une station de radio, mais aussi d'une institution qui fut centrale dans cette région au cours d'une époque charnière.

216 p., 24,95 \$
ISBN 978-2-89537-137-3

